

Monde

MONDE

monde

Ce qui nourrit *par Corinne Pasqua*

Véra n'avait pas vingt ans quand les troupes allemandes commencèrent d'enserrer la ville. Septembre déjà, avec elles et les jours raccourcis, annonçaient l'hiver...

Elle vécut chaque jour du terrible siège, chaque nuit (et sur cette rive de la Baltique, au Nord de l'Europe, elles peuvent être si longues que certaines durent encore, dont celle où mourut son enfant et, avec lui, la jeune mère qu'elle était), elle vécut chaque mort par la grâce de ce morceau de pain. Elle raconte comment il lui fut donné, un soir du terrible hiver 1941, par une de ses voisines : celle-ci avait franchi la porte qui ne fermait plus depuis longtemps, s'était, à sa grande surprise, inquiétée de ses disparus, sa petite Zoïa et son mari, de sa santé, s'était désolée de sa solitude, puis, après s'être un instant absentée, était revenue avec un quignon de pain au beurre. Elle en avait rompu deux parts bien inégales pour lui tendre la plus grosse dans un geste large, et un sourire qui l'était plus encore. Sa ration de plusieurs jours. Véra connaissait peu de cette femme qui s'était installée dans la chambre au bout du palier, peu avant la guerre ; grande, maigre (mais qui alors ne l'était pas ?), il n'était pas certain que des deux elle fût la plus âgée. Dans sa mémoire, elle s'avère plus importante que cette amie d'enfance dont elle avait toujours rêvé, plus que jamais alors regretté l'absence : une amie d'espérance. À la vie à la mort, comme ceux qui, après s'être bravement entaillé les poignets, les croisent pour mêler leur sang, par ce signe sacralisant leur lien.

Avec précaution, comme s'il s'agissait de son plus cher trésor – et elle n'en possède pas d'autre, de par le monde n'en connaît pas de plus précieux –, Véra déplie le mouchoir pour découvrir ce morceau merveilleux, ce bout de pain depuis longtemps rassis mais qui n'en finit pas de la nourrir. Son regard s'illumine en le contemplant ; les rides, toutes les marques du temps et des lassitudes, les traits des tristesses et des deuils, cédant devant la remontée de son jeune et ancien visage, l'émergence d'une indéfectible jeunesse. Jamais, dit-elle, elle ne se résolut à le manger. Elle ne sait pas pourquoi, mais il lui suffisait de le regarder, quand la faim la tenaillait plus durement, quand elle était si triste qu'elle espérait mourir et rejoindre ceux qui étaient partis, quand elle se sentait près de s'abandonner à l'épuisement, il lui suffisait de le tenir dans la main pour reprendre force. Toujours elle recevait ce pain, le geste de sa voisine. Même après que celle-ci mourut d'une de ces épidémies qui relayaient la famine, décimaient quand cette dernière n'y avait pas suffi. Ce don, Véra le recevait chaque fois qu'elle déplaçait le mouchoir, et il la nourrissait encore bien après que le siège eût pris fin et que les provisions garnissent de nouveau le garde-manger. Elle se restaurait de ce qu'elle ne mangeait pas ; elle s'emplissait jusqu'au fond de l'être de ce qui ne franchissait pas ses lèvres. Elle en savait le goût mystérieux et puissant sous la farine, le sel et le beurre, le moelleux dans le rassis. De la restauration de son âme, son corps se raffermait, et elle gagna la force plus que de survivre – ce à quoi la plupart des assiégés, dont elle, s'étaient résignés, y vouant chaque minute, chaque pensée –, mais de vivre. Elle y découvrit une joie surnageant les larmes, triomphant des deuils. Un espoir ouvrant au fond du désespoir la plus large des éclaircies, une trouée de lumière. Véra s'y illumine toujours, midi radieux dans la plus longue des nuits de cette ville qui a depuis retrouvé son nom, Saint-Petersbourg, et plus encore, même, au seuil de la dernière où elle va très bientôt s'avancer...

Corinne Pasqua est écrivain